

Alain Borer

Michel Deguy, l'ineffaçable

« Sombre est la vie et je ne sais
Et moi lui répondis-je j'espère
Qu'il y a un ciel pour les autres »
Michel Deguy,

À ce qui n'en finit pas, Seuil, 1995

Pour F.D.

En ciré jaune, sur son Vélosolex, arrive Michel Deguy place de la Sorbonne, je le vois encore, le jeudi 18 février 1971, à 11h45 (« *la fidélité donne la mémoire* », dit un *Poème de la presqu'île*¹), au rendez-vous de *L'Écritoire* qu'il accordait au jeune lecteur que je fus parmi d'autres, désireux de développer devant lui quelque théorie poétique, *l'hylémorphisme* :

Michel était un éclaireur, à haute fréquence et grande énergie ; en ce temps-là du Vélosolex, ancêtre du vélocipède dont il fut un pratiquant quelque peu militant, paraissait en feuilleton dans *les Cahiers du chemin*² une joute qui l'opposait à Gérard Genette, victorieusement à mon avis, sur la question de la « figure » – ce champ excité par lui –, et de la « comparaison », à définir simplement, disait-il, « comme une coappartenance virtuelle des choses » ;

première de tant de rencontres déférentes et cordiales puis amicales puis familiales, à la façon des deux poètes japonais d'un numéro de *Po&sie*³, Mikiro Sasaki et Takashi Okaï, qui parlaient « comme entre père et fils » : c'est en souriant tous deux à ce souvenir que nous retournons au même endroit, lui appuyé à mon bras, cinquante ans plus tard exactement (dans la vie aussi traitons de *l'ineffacer* comme d'un outil poétique, verbe actif qu'il proposait dans *À ce qui n'en finit pas...*) ;

c'est ceci qui fut beau constamment tout au long de la vie et des livres de Michel Deguy : la parole pensante. Par *perlaboration*, élaboration de la parole à travers elle-même, la parole perle de laboratoire, il n'y a pas d'extériorité à l'œuvre ; jamais un mot qui ne fût pensé-pesé, repris-corrigé, jamais une tournure dont le trope ne soit interrogeable ; rare virtuose des tropes, il fut le troubadour originel dans l'étymologie du *tropator*, le fabricant de tropes, Michel Tropator ;

et par conséquent nulle séparation entre l'écrit et l'oral, entre l'œuvre et la vie, pas un mot non plus qui ne soit référé à son étymon et à ses usages, n'appelât un

1. Michel Deguy, *Poèmes de la presqu'île*, Gallimard, 1961, p. 110.

2. Michel Deguy, « Réponse à G. Genette », *Cahiers du Chemin*, n° 11, 15 janvier 1971, suivi de « Réponse à la réponse de G. Genette », *Cahiers du Chemin*, n° 12, 15 avril 1971.

3. *Po&sie*, n° 65, 1993.

auteur précédent par souci de précision, hommage, co-fraternité : comme tout premier de cordée Michel avançait en *rappel* ; donnant-donnant la culture immense (tel Le Tasse et sa « culture parfaite »), comme condition indispensable à l'advenu comme au nouveau – d'où cette nécessité pour la langue pensante : la *néologisation* (et la liste des néologismes dans son œuvre serait à établir, comme autant d'entrées valides, autant d'issues) :

c'est en cela que la « poésie » s'accointe à la philosophie, que la parole pensante récuse la « poésie » comme un état ou un étant, le stéréotype « être » poète enfin remplacé, mais pour lui seul, modestie de l'intelligence, par *le poète que je cherche à être*, la formule la plus pertinente qui soit au milieu des Autoproclamés et après l'explosion avérée du concept de « poésie », désormais à l'état gazeux ; Michel Deguy développait non pas une poétique mais une poématique, l'interrogation sur ce que cela – non pas « *serait* » mais *pourrait donner* ;

c'est pourquoi Michel Deguy, qui – oblatif, acclamant ses amis – fréquentait les poètes du monde entier, les rencontrait chez eux, les recevait chez lui, connut l'influence principale des philosophes contemporains, Derrida et Nancy notamment pris à témoins du peu qui les sépare, nullement dans la fiction d'une « pré-poésie », non pas dans quelque logos antérieur pour lequel il n'y aurait « *pas encore* de distinction entre la philosophie et la poésie »¹, mais dans « l'intelligence de poésie » (pour dire comme Dante²), dans une quête par la pratique perpétuellement en avance d'une question, d'un *surcroît*, comme l'érotique sur la Logique ;

ce serait le cas de le dire, en inaugurant ce trope à sa gloire : l'œuvre de Michel Deguy se présente dans son ensemble comme une *anatropé* (d'un terme qui ne reçoit pour l'instant qu'un sens médical...) : un renversement ; ce qui implique de considérer la « poésie » en termes de contenu et non plus de convention formelle, à quoi, curieusement, les philosophes consentaient par nominalisme ; et tel fut notre entretien *fini*, de toute une vie en conversations lettres et courriels : ce n'est en rien le *vers* qui caractérise la « poésie », l'enjambement lui fait une belle *iambe* !, mais une *pensée poétique particulière*, que Michel accepta de saisir en *noème* (aboutissement, à son écoute, de l'*hylémorphisme* de jadis en *Traité du noème*)...

Un tel cheminement fut pensable au bon moment, et pour qui (comme Pierre Pachet) s'interrogea sur la périodisation dans l'œuvre de Michel Deguy, il est loisible de distinguer trois périodes dans cette œuvre dont un essai sur Thomas Mann fut le socle : *poétique* d'abord, de *Meurtrières* (1960) jusqu'à *Biefs* (1964) le monde étant à dire dans la perception et l'être-là, en proximité de Ponge, ou de Bonnefoy ; *poématique* ensuite, mallarméenne à la source, « *rien ne transgresse les figures du val, du pré, de l'arbre* » : Deguy se préoccupait de ce qui fait comparaître (« il y a du comme dans l'Être », *Arrêts fréquents*) et manifeste l'ajustement des choses, période qui culmine avec l'essai publié par Denis Roche (Seuil, Fiction & Cie, 1988), *La Poésie n'est pas seule* (elle en prenait le risque toutefois) ;

poéthique enfin, en rappelant que Michel Deguy est de ces écrivains dont la biographie fut historiquement traversée par la grande mutation numérique (les

1. Georges Poulet : « Michel Deguy ou le lieu comme médiateur de l'être », *Critique*, n° 225, février 1966, p. 119.
2. Dante, *Purgatoire*, XXII, 128-129, « *ch'a poetar mi davano intelletto* » : « qui me donnaient intelligence de poésie », trad. Jacqueline Risset.

princes de l'écriture manuelle brusquement contrariés par leurs claviers informatiques ; après quarante ans de correspondance manuscrite, vingt ans de courriels laborieux...) ; en conflit avec ces limitations et ces piétinements, il n'y eut pas d'œuvre plus exemplaire que celle de Michel Deguy pour *penser poétiquement* et intégrer cette rupture et ses effets sur la langue et la littérature dans « *le devenir tiers-monde du monde* », avec *l'énergie du désespoir ou d'une poésie continuée par tous les moyens*, qu'illustre, par exemple, un magnifique poème intertextuel qu'il appelle « poétique-noétique », la *Ballade des mourants* (dans *Poèmes et tombeau pour Yves Bonnefoy*, 2018) :

« *Frères migrants qui avec nous vivez...
N'ayez les cœurs contre nous ennemis
Car si pitié de nous riches avez
Paix en aurait plus tard pour tous une chance...* »

« *Fading* » est le dernier mot anglo-américain qu'aura employé Michel Deguy : c'était en 1995. Il convient de maintenir lumineusement dressée, pour les barques futures, cette pensée soucieuse d'habiter le monde et qui sut ne pas dissocier « *les océans mazoutés* » ou les déchets radioactifs bien réels de la vaste pollution Symbolique ; il est hautement significatif qu'un tel poète au début du XXI^e siècle fut malheureux et de plus en plus désespéré devant la déculturation en cours, dont il avait très tôt dénoncé l'« *américanthropomorphisme* »¹, puis dont il décrivit la progression des méfaits (dans *Autrement*, dans *Minima moralia*, etc.), le *pourrissement* accéléré de notre parler français :

« *pollution dans la langue, en langue, dénaturant le vernaculaire et la Beauté dont il fut capable, exterminant terminologie et syntaxe, désintégrant l'intégrité de son phrasé qui fut capable d'intégrer les choses anciennes et nouvelles, désarticulant son bâti, son hospitalité qui fut d'autant plus accueillante au-dehors qu'était plus ouvragé son dedans, sa texture, sa grammaire, graphie, tropologie, style...* » (*Arrêts fréquents*, p. 45) : n'y aura-t-il personne pour acclamer l'auteur d'un *Tombeau de Du Bellay* en toute précision d'avoir *défendu et illustré* non pas « la langue » mais la langue française ; pour reconnaître en lui courageusement un *patriote* (ajoutons pour dire pire : *au bon sens du terme*, c'est-à-dire parfaitement conscient de ce que nous sommes, dans le *nous* d'une langue particulière), obstiné par conviction – mais pourrait-on dire aussi par *convection* : dans un *mouvement toujours ascendant* –, à enrichir la *francité* de la langue ?

Il n'est qu'un mot *pas dit* dans toute l'œuvre de Michel Deguy, et qui la concerne pourtant au plus profond, un mot trop galvaudé pour être énoncé par lui, le Pudique, qui n'a pas mis son cœur à nu, trop émotif pour jamais l'écrire ni même le déclarer à qui l'attend (tel fut l'aveu de *Ce qui n'en finit pas* : « *Et ce que nous ne nous disions pas, ce que nous ne serons jamais parvenus à dire, faisait la profondeur insondée, comme l'altitude océane sous la brasse paresseuse du nageur, de nos toujours moindres propos...* »), trop philosophe, surtout, pour cerner là un

1. Michel Deguy, *Jumelages*, op. cit., p. 191.

concept indicible et qui pourtant le constitue... : l'amour, assurément, l'amour des siens, l'amour des amis, l'amour du monde entier dans son « *insatiable voracité de voyage* »¹, l'amour de la langue française étendue à un monde des êtres touchés et traversés par elle – ne pas l'écrire étant la solution pour le faire entendre.

*L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort*
Chénier, *Élégies*

Avec Michel tous les souvenirs sont whitmaniens, lui toujours cravaté et présentant bien, fumeur et buveur parfaitement adapté au gai savoir... – le défilé des souvenirs m'assaillit en montant une dernière fois, le 11 mai 2021 à 17h, les marches qui conduisaient à son bureau, en haut de la rue Monsieur-le-Prince,... tant de rencontres en compagnie de Monique, tel voyage à Chypre dans la forêt du mont Troodos, tel autre à Aden dans l'Arabie « *heureuse* » une dernière fois, en compagnie de Martine, une remontée inoubliable de la longue piste torride de l'aéroport de Tarim, dans l'Hadramaout... – ou cette émotion, en 2019, de le voir traverser le grand auditorium du Collège de France, ultime sortie en public, appuyé sur sa canne, pour faire acte de présence au premier rang à l'évocation d'Arthur Rimbaud... ; Michel se tenait derrière son bureau. Il ne pouvait plus quitter son appartement.

On ne pouvait se dissimuler que nous ne nous reverrions plus. Il fallait se dire adieu. J'ai cru devoir me lever et lui déclarer ce *qu'il faudrait pouvoir entendre* au dernier moment – que suggère une élégie célèbre d'André Chénier. Puis je l'ai quitté et la porte, une porte très lourde, s'est refermée lentement. « Le mourant est abandonné, c'est une vérité d'Évangile. L'abandon, c'est la tendresse dans le mourir, le redevenir étranger de l'autre le plus proche. » C'est ce que Michel avait écrit dans *À ce qui n'en finit pas*, un livre non paginé parce que chaque page pouvait être la première, car tout recommence à chaque page, tout finit à chaque page.

1. Michel Deguy, entretien avec Pierre Pachet, *Le Monde des Débats*, décembre 1993, p. 22. Michel Deguy fut avec Michel Butor et après Paul Morand l'un des grands écrivains voyageurs du XX^e siècle : « *Plus invraisemblable encore : Beyrouth, Dubaï, Bombay, le Caire ou Tokyo, et Kuala Lumpur ou Melbourne, Tenerife, Karachi, Panama ou Anchorage... Noms d'aéroports entendus dans la nuit !* » *Gisants, Poèmes 1980-1995*, Gallimard, p. 54.